

UN QUI A MANQUÉ SON BUT



I
Le malheureux gamin. — Oh, boo, boo, boo !
Voilà la cruche de mélasse à terre... hi... hi...



II
... Mon Dieu, mon Dieu ! Personne n'a jamais eu de chagrin comme j'en ai !... hi... hi...

QUE VEUX-TU ?

"Pour toi."

Peut-être ai-je mal fait, que veux-tu, la jeunesse
Allumait mes desirs. J'avais besoin d'amour
Et de baisers brûlants et de folles caresses,
Et de ces mots qu'on dit lorsqu'il ne fait plus jour.

Je pleure maintenant cette nuit de folie,
Et je suis au regret du mal que je t'ai fait.
Jamais coupe d'amour n'eut si profonde lie
Et mon être est en pleurs et mon cœur au regret.

Car tu ne la sais pas mon énorme tendresse,
Tu ne peux deviner tout l'amour de mon cœur,
Tu ne peux ressentir mon trouble et mon ivresse,
Mon agenouillement sous ton regard vainqueur.

Je voudrais te chanter un cantique de flamme,
Tout pétri de mon sang, tout formé de mon cœur,

18 avril 1899.

Pour célébrer sans fin, ta beauté que j'acclame,
Ton être tout entier, écrasant de splendeur.

Tu ne croiras jamais à l'amour qui me presse,
Tu riras bien souvent de mes pauvres mots fous,
N'importe, je t'adore, oh ! pourvu qu'on me laisse
Comme un esclave fou t'adorer à genoux.

Je souffrirai pour toi les suprêmes martyres,
Pour toi je donnerai mon âme et tout mon sang,
Je trouverai sans fin de ces mots de délire,
Jettant en tout amour un éclat renaissant.

Je veux t'aimer encore, je veux t'aimer sans cesse,
Je veux vivre pour toi sans aucun lendemain,
Je veux tes baisers fous et tes folles caresses,
Ma reine d'aujourd'hui, ma reine de demain.

B. DE FLANDRE.

DISTINGUONS !...

LE PAPA, administrant au jeune Popaul, lequel piaille comme toute une portée de petits chiens, une magistrale collection de gifles. — Tiens ! Tiens ! Et tiens ! Ça t'apprendra à mentir ! Vaurien mal élevé, sans cœur ! Dis que tu ne le feras plus !

POPAUL, pleurant avec des glouglous de carafe qui se vide. — Non... oh... oh... pa... a... pa !

LE PAPA, d'un ton pénétré. — Tu ne sais donc pas, petit malheureux, que le mensonge, c'est ce qu'il y a de plus laid, de plus méprisable, de plus odieux, de plus... enfin, personne ne peut souffrir les menteurs (péremptoire), et les gens qui mentent meurent tous sur l'échafaud... Veux-tu mourir sur l'échafaud ?

POPAUL, épouvanté. — Oh ! non, p'pa !

LE PAPA. — Alors, tu jures de ne plus me dire des mensonges ? Jamais !

POPAUL. — Oui, p'pa !

LE PAPA, calmé. — Voyons, maintenant, je vais te faire faire ta dictée. (Après un coup d'œil au texte.) Ah ! ah ! C'est de l'histoire de France... Voyons, y es-tu ?

POPAUL, étouffe les derniers reniflements qui trahissent son émotion et fait ses petits préparatifs, tout en songeant à l'affreux châtiment réservé aux menteurs. — Je y es, papa !

LE PAPA, dictant. — François Ier, sachant que son chancelier Duprat, cardinal et légat du pape, lequel avait commis de grandes dilapidations à son préjudice, visait le trône pontifical, lui annonça, un jour, "que le Saint-Père venait de mourir..."

LA BONNE, entrant. — Monsieur, c'est M. et Mme Quiraze qui demandent monsieur...

LE PAPA, se méfiant. — Hein ? Le ménage Quiraze ? Ils vont me faire perdre une heure... Dites que je viens de sortir, — et que je ne rentrerai que ce soir... très tard !

Popaul lève la tête et regarde, avec un étonnement profond, son papa, puis la bonne, qui ne manifeste aucune horreur pour le travestissement complet dont on la charge d'habiller la vérité.

LA BONNE. — Et s'ils demandent à voir madame ?

LE PAPA. — Heu !... Vous direz que madame re-

grette beaucoup, mais qu'elle a une migraine atroce, et qu'elle ne peut recevoir... Allez !

La bonne sort de la pièce, et les yeux de Popaul de leurs orbites.

LE PAPA. — Voyons, où en étais-je ? (Frappe de l'ahurissement de son rejeton.) Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? On dirait que tu as emprunté des yeux à une grenouille !

POPAUL, timidement. — Mais, papa, c'est que tu fais dire que tu y es pas et que maman a la migraine ; et puis, c'est pas vrai !

LE PAPA. — Evidemment, ça n'est pas vrai...

POPAUL, plus timidement encore. — Alors, c'est un mensonge ?

LE PAPA, haussant les épaules. — Mais non, espèce de petit serin ; c'est pour ne pas dire aux Quiraze que nous ne voulons pas les recevoir parce qu'ils sont assommants... Tu comprends ? C'est du savoir-vivre !

POPAUL, frappé de la distinction. — Ah ! c'est du savoir-vivre ! Ah ! bien ! (Il se remet en devoir d'écrire.)

LE PAPA, dictant. — "lui annonça, un jour, que le Saint Père venait de mourir. Aussitôt, le cardinal supplia le roi de l'aider à se faire nommer au trône de Rome, faisant valoir qu'il était entièrement dévoué au roi de France." — "Vous avez raison, dit François Ier, mais, pour assurer votre élection, il faudrait de grosses sommes d'argent, et vous savez que je ne suis guère en fonds." Aussitôt, le cardinal fit porter chez le roi deux grandes tonnes pleines d'or. Ce n'est que quelque temps après qu'il apprit "que le pape se portait admirablement. Il comprit alors qu'il avait été joué par le monarque, qui n'était pas seulement un brave soldat, mais aussi un diplomate des plus fins."

POPAUL, perplexe. — Un... quoi ?

LE PAPA, répétant. — Un diplomate. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un diplomate ?... (expliquant.) Un homme qui fait de la diplomatie !...

POPAUL, rêveur. — Alors, ce qu'il faisait là, François Ier, c'est de la diplomatie ?...

LE PAPA. — Evidemment !...

POPAUL, après un instant de réflexion. — Dis donc, papa, est-ce qu'il n'est pas mort sur l'échafaud, François Ier ?

LE PAPA, indigné. — Espèce de petit âne, tu confonds avec Louis XVI !

POPAUL. — Est-ce que ?...

LE PAPA, impatient. — Ah, tu m'ennuies... Va ap, rendre ta fable, maintenant... Moi, il faut que je lise mon journal.

Popaul, docile, mais intrigué, va apprendre sa fable. — Dix minutes s'écoulent.

LE PAPA, montrant le journal à sa femme qui entre. — Ah ! dis donc ? Tu sais, l'assassin de la rue d'Enfer, il a fait des aveux !

LA MAMAN, très intéressée. — Vraiment ? Oh ! raconte-moi v te.

Popaul relève la tête et écoute.

LE PAPA. — Tu sais que depuis qu'on l'avait arrêté, il y a trois mois, on n'avait pas pu en tirer un mot. Ni de sa femme non plus. Alors, hier, le juge d'instruction a voulu en finir... Dès qu'on a amené l'assassin dans son cabinet, il lui a crié : "Eh bien ! ça y est ; nous n'avons plus besoin

UN QUI A MANQUÉ SON BUT — (Suite)



III

Mr. Duda. — Grands Dieux ! Je vais être en retard et ce sera fini avec Clara Richard, si je ne fais attendre... Hors de mon chemin, toi, stupide garnement... Allons, hop... (et il passa lestement.)



IV

(A part.) Je ne puis arrêter pour personne. Tout mon avenir dépend de ma présence dans cette maison à deux heures précises.

Le gâchis du bureau. — Quel sale travail ! Balayer des papiers tout le long du jour !...